

CAP À L'EST

POUR UN NOVA TOUJOURS PLUS NOVATEUR..

Il existe encore au centre de Bruxelles des petites salles qui proposent, par delà la programmation de plus en plus uniforme qui caractérise les "méga-complexes", des choix cinématographiques qui osent sortir des sentiers battus et ouvrir des fenêtres sur un autre cinéma. Parmi ces audacieux, le Nova se profile à la pointe des initiatives réjouissantes. C'est le cas actuellement avec le festival *Back in ex-USSR*.

● par Alain GOLDSCHMIDT

En 1997, le Nova prenait ses quartiers dans ce qui restait de l'ancien studio Arenberg. Avec des moyens fort réduits, l'équipe de bénévoles qui préside aux destinées de ce cinéma atypique offre depuis lors une programmation éclectique et souvent originale. Le festival *Back in ex-USSR* propose un très large éventail de films-miroirs des évolutions actuelles des pays issus de l'ancienne URSS, il permet de découvrir une production cinématographique peu connue en Occident, mais pourtant très riche et foisonnante: des films russes, bien sûr, mais aussi des œuvres de cinéastes originaires du Kazakhstan, d'Arménie, de Géorgie, d'Ukraine, de Lituanie, d'Estonie: autant de nouvelles nations, qui se cherchent

ou se retrouvent après la longue "parenthèse historique" de l'URSS.

Parmi les personnalités présentes à Bruxelles, le *Journal du Mardi* a eu la chance de rencontrer deux cinéastes aux tempéraments très contrastés, dont chaque film est en soi un événement: **Vitali Kanievski** et **Sergueï Dvortsevov**. Comme il le souligne lui-même, la vie de Vitali Kanievski se confond presque avec l'histoire de l'Union soviétique. Né en 1935, en pleine apogée de l'époque stalinienne, il a connu tous les combats de l'"homo sovieticus". Dans son regard bleu profond, on lit les stigmates d'une vie qui a souvent côtoyé le pire: les privations affectives d'un orphelin, la prison, la faim et le combat incessant pour réaliser les films dont il rêvait. Bouge

pas, meurs et ressuscite, son premier film, est l'aboutissement de cette longue marche vers l'expression autobiographique et poignante de ce que fut une jeunesse russe sous **Staline**. Car à travers ces personnages de "gavroches russes" qui donnent à ce film son intensité, c'est bien entendu sa propre expérience que Kanievski met en scène. Et il a de quoi raconter! La naissance en 1935 dans un village situé près d'un camp de détention pour Japonais, l'orphelinat dont il fugue à plusieurs reprises, la faim, les privations. Tout cela se retrouve magiquement transposé, quarante ans plus tard, dans ce film à la fois drôle, sarcastique et tendrement amer. Cette version soviétique des *Quatre-cent coups*, Kanievski ne la termi-

nera qu'en 1989! Et ce sera un triomphe, notamment au festival de Cannes, où il recevra de nombreux prix dont la "Caméra d'or", récompensant un premier film. "Pendant plus de trente ans," confie Kanievski, "j'ai été dans la situation d'un nageur qui s'efforce en vain de nager dans un bassin où il n'y aurait pas d'eau. L'essentiel est de ne jamais renoncer à ses rêves. J'ai toujours rêvé de faire ce film et, malgré les nombreux obstacles, j'y suis finalement parvenu." Il enchaînera ensuite avec deux autres "opus" de ce qui deviendra sa trilogie autobiographique: *Une vie indépendante* et *Nous les enfants du XX^{ème} siècle*. Avec *Kto bolche* (Les Nouveaux entrepreneurs), présenté en exclusivité au Nova, Kanievski nous revient en pleine forme

et braque désormais sa caméra sur le présent d'une Russie qui se cherche un destin dans le brouillard, entre capitalisme sauvage, nouvelles lois du marché (c'est-à-dire, en l'occurrence, souvent loi de la jungle) et collusions diverses entre les consortiums économiques et le pouvoir en place. Ces "nouveaux entrepreneurs" russes que Kanievski dépeint avec ironie sont en quelque sorte une résurgence de ces "classes moyennes" que septante années de communisme avaient fait disparaître de la carte sociologique en URSS: "Il y a énormément de nouveaux capitalistes en Russie. Mais si on regarde les choses de plus près, on se rend compte que seuls les petits entrepreneurs paient des impôts. Les grands capitalistes, liés aux structures de l'État, ne paient pas d'impôts, et ce en toute légalité. Si, par exemple, l'ami de la fille de Eltsine veut créer une entreprise pétrolière en Sibérie, l'État va le subsidier, parce que son activité sera aussi connectée aux entreprises étrangères et rapportera des devises. La réforme économique la plus importante et la plus urgente à mener en Russie, c'est d'obliger les grands capitalistes liés au système eltsinien à payer des impôts et réduire ainsi les charges pesant sur les petits entrepreneurs."

En attendant ces salutaires réformes, c'est le règne de la débrouille généralisée. Chacun est en quête du filon qui, croit-il, le propulsera au sommet de la hiérarchie de ces nouveaux "golden boys" venus du froid. Kanievski observe avec un amusement teinté de dépit cette classe émergente de nouveaux riches un peu frimeurs, souvent éphémères et qui, lorsqu'ils font faillite, n'ont plus d'autre issue que d'aller cultiver le lopin de terre de la petite datcha familiale.



Avec Kto bolche (Les Nouveaux entrepreneurs), présenté en exclusivité au Nova, Kanievski nous revient en pleine forme et braque désormais sa caméra sur le présent d'une Russie qui se cherche un destin dans le brouillard, entre capitalisme sauvage, nouvelles lois du marché.



parce qu'il est rare dans un documentaire d'obtenir une métaphore vivante de la solidarité, sans que ce soit nullement prémédité."

Cinéaste de l'espoir au quotidien, Dvortsevov est également fort sensible au thème du voyage, du désir d'ailleurs: "Les trois films que j'ai réalisés parlent tous de personnes qui voyagent, qui sont en partance. Pour moi, le plus important, ce n'est pas la route, c'est le rêve, ce vers quoi on tend. J'essaie de montrer que la vie heureuse n'est pas pour un lointain avenir: elle doit être présente dès maintenant." Expression de ce désir coriace de vivre heureux malgré des circonstances extrêmes, *Chastie (Paradise)* est un film dans lequel Dvorstevov retrouve la steppe kazakhe, paysage familier de sa jeunesse. On y entrevoit la vie d'un camp de nomades pour qui la route signifie toujours davantage que de se déplacer d'un point de la carte à un autre. Dvorstevov est l'étoile montante du cinéma post-soviétique et nul doute que l'on en reparlera très bientôt.

Les esprits curieux des changements de société et de mentalité intervenus dans les pays de l'ex URSS pourront également découvrir des films comme *Came to visit* de l'Estonien Jaak Kilmi: on y suit les tribulations tragi-comiques d'un citoyen stressé qui croit trouver un havre de paix en se réfugiant à la campagne. La réalité sera bien différente de ce qu'il avait imaginé. Sur un mode plus épique, on signalera également le savoureux *Khroustaliov, my car!* d'Alexei Guerman. L'histoire, aux fortes tonalités autobiographiques, est celle d'une famille russe prise dans le piège infernal du fameux "complot des blouses blanches", visant soi-disant à